

UN MAÇON MADE IN MOROCCO



MAMOUNE ACHARKI

2024

Écrit par Mamoune Acharki et corrigé par Ahmed Acharki.

*À ceux qui font beaucoup,
pour pas assez.*

Sommaire:

Préambule	3
I- Le Chantier du Malheur	7
II- Les Courses de l'Aventure	10
III- Le défis de la numérisation.....	13
IV- L'ange de la mort visite Takaddoum	16
V- Retour au Douar : Un Air de Nostalgie	19
VI- L'ombre de la sardine	22
VII- Un mariage en noir et blanc	25
VIII- La saison électorale	28
IX- L'impardonnable pardon	32
X- La Rencontre Inattendue	36
XI- Les Premiers Pas d'une Relation	39
XII- L'ultime traversée	42

Préambule

Le Maroc, un pays de contrastes, est souvent décrit comme un carrefour entre tradition et modernité, avec ses paysages divers allant des plages de l'Atlantique aux montagnes de l'Atlas, en passant par les étendues arides du Sahara. Sur le plan socio-économique, le pays a connu ces dernières décennies une croissance significative, portée par des réformes ambitieuses et un développement rapide des infrastructures. Toutefois, cette croissance s'accompagne de défis majeurs, notamment en matière de répartition des richesses, de chômage, et de montée des inégalités sociales.

Rabat, la capitale, est souvent perçue comme un symbole de stabilité et de progrès, avec ses grandes avenues, ses parcs bien entretenus, et ses institutions administratives. Mais derrière cette façade se cache une réalité moins reluisante dans certains quartiers populaires, tels que Takaddoum. Ici, la vie quotidienne est rythmée par la lutte pour la survie économique, la quête de stabilité dans un contexte d'inflation galopante, et les défis liés à l'accès à des services de base de qualité.

Les habitants de ces quartiers, bien que souvent résilients et ingénieux, se retrouvent piégés dans un cycle de pauvreté et de marginalisation. Le coût de la vie ne cesse d'augmenter, tandis que les opportunités de travail décent se font rares. Ce contexte difficile est particulièrement ressenti par les jeunes, qui voient leurs rêves d'avenir se briser contre les murs d'une réalité atroce et implacable : manque d'emploi, accès limité à

l'enseignement supérieur, et perspectives de promotion sociale quasi inexistantes.

C'est dans ce cadre que nous avons fait la connaissance de Hicham, un jeune maçon de Takaddoum. À 25 ans, Hicham incarne à lui seul les espoirs et les désillusions d'une génération qui aspire à une vie meilleure, mais qui doit composer avec une réalité souvent cruelle. Son histoire est celle de nombreux jeunes marocains : quitter l'école prématurément pour subvenir aux besoins de sa famille, travailler dur sans jamais vraiment s'en sortir, et affronter chaque jour les petites et grandes injustices d'un système qui semble ne profiter qu'à une poignée de privilégiés.

Hicham ne rêve pas de richesse, mais simplement d'une vie meilleure. Il aimerait pouvoir offrir à sa mère une maison décente, s'assurer que sa petite sœur puisse poursuivre ses études, et peut-être un jour avoir sa propre petite entreprise. Mais ces rêves, aussi modestes soient-ils, semblent toujours hors de portée. Chaque jour, il se lève à l'aube, traverse les rues étroites de son quartier pour se rendre sur des chantiers généralement lointain, pour un salaire dérisoire, dans des conditions misérable ou il risque sa vie à tout moment.

Le projet autour de Hicham prend la forme d'une chronique satirique, une série d'épisodes qui dépeignent avec un mélange d'humour noir et de réalisme cru les défis auxquels il est confronté. Chaque épisode est une fenêtre ouverte sur son quotidien, révélant à la fois la dureté de sa vie et l'absurdité de certaines situations qu'il doit affronter.

Par exemple, l'un des premiers épisodes le montre se battant avec la bureaucratie pour renouveler sa carte d'identité nationale.

Une scène banale, mais révélatrice des obstacles quasi insurmontables qui parsèment son chemin. Dans un autre épisode, Hicham se heurte à la cherté de la vie devant les prix des produits de première nécessité

Le ton de la chronique est volontairement mordant, car il ne s'agit pas seulement de raconter l'histoire d'un jeune homme, mais aussi de critiquer subtilement, mais fermement, les dysfonctionnements d'une société qui laisse trop souvent ses jeunes à l'abandon. En prenant Hicham comme protagoniste, la chronique vise à mettre en lumière les réalités de la vie dans un quartier populaire marocain, tout en dénonçant les inégalités et les injustices qui persistent.

Hicham est résilient, mais il n'est pas résigné. Chaque épisode montre comment il navigue dans un système qui semble conçu pour le faire échouer, tout en gardant un sens de l'humour acide et une lueur d'espoir, aussi mince soit-elle. Que ce soit en discutant avec ses voisins, en négociant avec des commerçants, ou en affrontant la bureaucratie, Hicham résiste malgré tout.

Son histoire résonne particulièrement avec celle d'autres jeunes marocains, qui se retrouvent dans ses luttes, ses frustrations, mais aussi dans son refus de baisser les bras.

Hicham est un héros du quotidien, non pas parce qu'il accomplit des exploits extraordinaires, mais parce qu'il continue d'avancer malgré les obstacles.

Cette chronique est un hommage à tous ceux qui, comme lui, refusent de se laisser écraser par les difficultés et continuent de rêver, même dans un contexte qui semble tout faire pour les en empêcher.

Le but de ce projet n'est pas seulement de divertir, mais aussi de sensibiliser. En racontant l'histoire de Hicham, il s'agit de montrer la réalité des quartiers populaires marocains sous un jour nouveau, avec toutes ses contradictions, ses défis, mais aussi ses moments de solidarité et d'humanité. C'est aussi une manière de rappeler que au delà de chaque analyse économique, il y a des vies humaines, des sensibilités, des rêves et des espoirs qui méritent d'être entendus, d'être pris en considération.

En s'adressant particulièrement aux jeunes, cette chronique vise également à inspirer une prise de conscience, voire une envie et une volonté de changement. Parce que si Hicham peut continuer à rêver malgré tout, peut-être que d'autres le peuvent aussi. Et peut-être qu'ensemble, ils pourront un jour voir leurs rêves se transformer en réalité.

Le Chantier du Malheur

Hicham, 25 ans, se réveille, comme à son habitude, dans sa petite chambre de Takaddoum, un quartier populaire de Rabat. Le soleil n'a pas encore percé l'horizon que l'on entend déjà les premiers bruits des klaxons, des chiens qui aboient et des premiers commerçants qui ouvrent leurs boutiques. Cette cacophonie matinale, loin de l'idéal des brochures touristiques vantant les beautés de la capitale, est pour Hicham le lugubre rappel que la journée ne fait que commencer.

Il se lève de son matelas délabré, acheté d'occasion il y a cinq ans au marché d'occasion de Témara, à un prix dérisoire. Les ressorts grincent sous son poids, témoignant d'un usage prolongé bien au-delà de leur date d'expiration présumée. La chambre est exiguë, les murs sont d'un blanc cassé, décorés de quelques posters de football délavés, souvenirs d'une époque où il pouvait encore se permettre de rêver d'une carrière sportive. Mais aujourd'hui, Hicham est maçon, et le rêve est devenu un luxe qu'il ne peut plus se permettre.

Il se dirige vers la cuisine, ou plutôt l'espace qui sert de cuisine, un coin de la pièce principale équipé d'une petite bouteille de gaz et d'un évier qui fuit légèrement. Hicham ouvre un sachet en plastique contenant du pain, acheté la veille à l'épicerie du coin. Il coupe un bout, qu'il trempe dans un verre de thé à la menthe, puisque depuis que l'huile

d'olive coûte 100 dirhams le litre, c'est tout ce qu'il peut se permettre de manger le matin, il sourit amèrement : "Encore un miracle de l'économie nationale," pense-t-il

Le petit-déjeuner terminé, il enfle son vieux bleu de travail. Il se rince rapidement le visage, évitant de trop se regarder dans le miroir, un reflet qu'il préfère ignorer. Le trajet jusqu'au chantier est un exercice quotidien d'endurance. Hicham traverse à pied les rues étroites et bondées de Takaddoum, saluant au passage les voisins qui, comme lui, semblent coincés dans un cycle, infernal et sans fin, de travail épuisant et de survie.

Il arrive enfin à l'arrêt de bus, attend une quinzaine de minutes avant de monter dans un vieux véhicule usé qui semble sur le point de rendre l'âme à chaque coup d'accélérateur. Le bus est déjà plein à craquer, mais il n'a pas le choix. Il tente de trouver une place parmi les nombreux autres passagers, évitant soigneusement les bousculades et les regards, tout en essayant de ne pas respirer trop profondément pour ne pas inhaler l'air vicié. "Le transport public : une expérience authentique de la vie marocaine," pense-t-il avec ironie, se souvenant des promesses d'amélioration des moyens de transport publique qui se transforment toujours en de simples slogans électoraux.

Le bus traverse les quartiers plus riches de Rabat, où les rues sont propres, les immeubles récents, et les cafés bondés de jeunes cadres élégants, dégustant des petits déjeuner copieux hors de prix. Ce contraste avec Takaddoum est frappant et

rappelle à Hicham que, malgré les discours officiels sur l'égalité et le développement, la réalité est toute autre. "Bienvenue à Agdal, où même l'air semble être taxé," murmure-t-il en passant devant une boutique chic.

Enfin arrivé sur le chantier, il salue ses collègues d'un signe de tête, échangeant quelques plaisanteries pour alléger l'ambiance avant de se préparer à affronter une journée longue et épuisante. Pour les travailleurs, la sécurité est une légende urbaine : des casques en option, des échafaudages en équilibre précaire, et pas un harnais en vue.

"La sécurité ? C'est pour les riches," plaisante Hicham en priant que le vent ne souffle pas trop fort ce jour là. La pause déjeuner est une autre épreuve. Hicham s'assoit à l'ombre d'un mur en construction, mangeant un maigre sandwich de sardine et de "maakouda", acheté pour quelques dirhams.

Il repense à sa journée, au trajet, aux efforts qu'il déploie chaque jour pour gagner quelques billets qui semblent s'évaporer aussi vite qu'ils sont gagnés. Mais malgré tout, il ne peut s'empêcher de sourire, peut-être par habitude ou par résilience.

"On construit un avenir meilleur," dit-il en jetant un coup d'œil aux fondations du bâtiment en cours. "Mais pour qui ? Pas pour moi, en tout cas." Et avec un dernier regard sarcastique vers le ciel, il retourne à son travail, avec l'espoir ténu que, peut-être, demain sera différent et meilleur.

Les Courses de l'Aventure

Après une semaine épuisante sur les chantiers, il lui reste encore une mission cruciale à accomplir : faire les courses. Avec un budget qui ne suffirait même pas à remplir un demi-caddie au supermarché, Hicham se prépare à affronter Souika, le marché local où chaque dirham est précieux. Sac en plastique à la main et une liste de courses en tête, il se dirige d'un pas décidé vers ce temple de la consommation modeste, prêt à relever un défi digne d'une véritable aventure urbaine.

Hicham se fait immédiatement submerger par l'odeur des épices, des fruits frais, des légumes et... des prix exorbitants. "Les prix augmentent tellement vite que bientôt, on devra hypothéquer nos âmes pour s'acheter une tomate," se dit-il en passant devant les étals. Son premier arrêt : les légumes. Il regarde les fameuses tomates avec méfiance, comme si elles allaient se mettre à rire de son maigre porte-monnaie. "C'est ça, faites les malines, un jour je pourrai peut-être m'offrir votre cousine bio en grande surface," murmure-t-il avant de se contenter des plus petites et des plus déformées.

Arrivé chez l'épicier, le beqal, Hicham se rappelle avec nostalgie l'époque où acheter du fromage n'était pas un exploit héroïque. "On dirait qu'ils ont ajouté une taxe sur le bonheur," se dit-il en attrapant un petit pot de yaourt à trois dirhams. Il faut bien se faire plaisir de temps en temps, même si ce plaisir ressemble davantage à un luxe qu'à une simple nécessité.

Puis vient le passage obligé par les produits de première nécessité : le pain, l'huile, et, bien sûr, le thé et le sucre. Hicham regarde les prix affichés avec la sensation que le monde est devenu un gigantesque jeu de Monopoly où les riches achètent tout pendant que les autres essaient juste de passer la case départ sans se faire rattraper par la banque. "Huile, c'est toi ou moi," dit-il en fixant la bouteille d'un demi litre avec défi. Après un duel silencieux, il finit par l'attraper, résigné à voir son budget fondre comme du beurre, autre produit qui a mystérieusement disparu de sa liste.

Mais c'est en passant aux comptes que le véritable test commence. L'épicier tape les prix sur sa calculatrice, sûrement plus vieille que Hicham, avec une vitesse vertigineuse. Les chiffres défilent sur l'écran comme s'ils étaient en train de battre un record de vitesse. "C'est combien déjà le SMIC ?" se demande-t-il en voyant le total final. Il sort son porte-monnaie, sentant le regard impitoyable des autres clients derrière lui, comme s'ils savaient tous qu'il est sur le point de frôler la limite de son budget.

En sortant de l'épicerie, Hicham respire enfin, après avoir accompli sa mission. Il marche dans les rues de Takaddoum, son sac en plastique plein à moitié, mais son cœur un peu plus lourd. Il se demande comment c'est possible que tout coûte si cher alors que son salaire, lui, reste figé dans le temps comme une vieille photo jaunie. Mais, fidèle à lui-même, Hicham refuse de sombrer dans la morosité. "Un jour, je serai riche," plaisante-t-il avec lui-même. "Peut-être pas d'argent, mais sûrement d'expériences de survie."

En passant devant une boulangerie, il s'arrête, attiré par l'odeur des pains chauds. "Allez, soyons fous !" se dit-il. Il entre et commande un petit croissant. Le boulanger, un vieil homme avec un sourire chaleureux, lui tend la viennoiserie.

Hicham sourit à son tour, reconnaissant d'avoir pu s'offrir ce petit plaisir. "Il me reste encore quelques dirhams, assez pour une surprise de fin de mois," pense-t-il, avec une pointe de sarcasme.

Hicham continue son chemin vers chez lui, le sac un peu plus léger que prévu, mais le moral étonnamment intact. "Les courses, c'est comme un sport extrême ici," se dit-il. "Si je survis à ça, je peux tout affronter." Et avec ce dernier défi, il rentre chez lui, prêt à affronter une nouvelle journée dans ce monde où même le quotidien devient une mésaventure.

Le Défis de la Numérisation

Dans la vie de Hicham, chaque jour est un nouveau défi, une épreuve que le sort semble avoir concoctée avec un brin de malice. Aujourd'hui, le programme est simple : renouveler sa carte nationale. Une formalité, pense-t-il. Mais dans un pays plein de contradiction, rien n'est jamais simple.

Le voilà donc, se dirigeant d'un pas assuré vers le commissariat, persuadé qu'il suffit de montrer patte blanche pour repartir avec ce précieux document plastifié. Pourtant, à peine arrivé, il se heurte à la première épreuve : une file d'attente qui semble interminable, serpente comme un dragon paresseux, prêt à dévorer sa patience. Hicham, stoïque, s'insère dans la queue, bien décidé à ne pas se laisser abattre. Après tout, une simple carte nationale, ça ne peut pas être si compliqué... non ?

Quand il atteint enfin le guichet, le ton de cette journée commence à s'assombrir. « où sont les documents? » grogne un policier, aussi accueillant qu'une porte de prison.

Hicham lui remis les documents, les photos, et l'argent pour le timbre, tentant de garder son calme. Il aurait dû se douter que l'affaire ne serait pas aussi simple que prévu.

Le policier lève les yeux au ciel, comme si Hicham venait de lui demander de résoudre une équation impossible. « il vous manque le formulaire à remplir en ligne et à imprimer.

Et voilà. La tuile. Hicham n'est pas du genre à suivre les dernières tendances technologiques, et l'idée de devoir naviguer sur internet pour une simple formalité lui donne déjà mal à la tête. Déconcerté, il balbutie une question, espérant obtenir un peu d'aide. Mais le policier, visiblement en mission pour établir un record mondial d'impolitesse, lui balance un sec « Débrouille-toi, c'est pas compliqué » avant de le congédier d'un geste agacé.

Déçu et un peu vexé, Hicham quitte le commissariat, les épaules un peu plus basses qu'à son arrivée. Il avait imaginé bien des scénarios, mais devoir se battre contre un ordinateur n'en faisait pas partie.

De retour dans son quartier, il croise son voisin Rachid, le roi des bons plans. Après avoir écouté son histoire, Rachid lui conseille d'aller au cybercafé du coin. « Pour quelques dirhams, ils te régleront ça en un clin d'œil, » dit-il avec l'assurance de quelqu'un qui connaît bien la chanson.

Arrivé au cybercafé, Hicham explique son problème au gérant, un jeune à l'air malin, qui lui propose son aide, comme prévu. Hicham, un peu dépité, accepte, sachant qu'il n'a point d'autre choix. Il regarde le gérant taper sur le clavier avec une aisance qui lui semble presque magique. En quelques minutes, la tâche est accomplie, et Hicham se retrouve avec une impression du reçu en main,

moins impressionné par la technologie que par la rapidité avec laquelle la petite somme qu'il avait en poche s'est envolée.

En quittant le cybercafé, il se dit que ce monde moderne n'est pas fait pour lui, et que même les démarches les plus simples sont devenues des pièges pour ceux qui n'ont pas les clés de cette nouvelle ère numérique. Il se promet d'apprendre, de se débrouiller seul la prochaine fois, même s'il sait que ce ne sera pas demain la veille.

Sur le chemin du retour, Hicham se sent partagé entre le soulagement d'avoir enfin terminé cette corvée et l'amertume d'avoir dû payer pour quelque chose qu'il aurait aimé savoir faire lui-même. Mais, fidèle à lui-même, il garde un petit sourire en coin.

Après tout, dans ce pays où même renouveler sa carte nationale devient une aventure, il est peut-être temps de s'armer d'un peu plus qu'une simple dose de patience. Peut-être une connexion internet et une initiation aux mystères du web.

L'ange de la mort visite Takaddoum

Le quartier de Takaddoum est plongé dans une tristesse palpable aujourd'hui. Un de ses piliers, Si Driss, un vieil homme respecté et aimé de tous, s'est éteint. Il incarnait la sagesse et la bienveillance, toujours prêt à donner un conseil ou à prêter une oreille attentive. Sa mort laisse un vide immense dans le quartier, et c'est un coup dur pour les habitants, qui voient partir l'un des leurs, emportant avec lui une partie de leur mémoire collective.

Pour Hicham, comme pour beaucoup d'autres, Si Driss représente plus qu'un simple voisin. Il était l'incarnation même de l'esprit de Takaddoum, un homme qui avait traversé les épreuves de la vie avec dignité et courage. Maintenant, sa famille, déjà modeste, se retrouve confrontée à la lourde tâche de financer des funérailles dignes de cet homme, dans un contexte économique difficile où chaque dirham compte.

Les funérailles de Si Driss deviennent rapidement un sujet de conversation dans tout le quartier. Les voisins se rassemblent, conscients de la situation financière précaire de la famille. C'est dans ces moments-là que la solidarité, si chère aux habitants de Takaddoum, se manifeste de la manière la plus noble. Hicham, malgré ses propres difficultés, n'hésite pas une seconde. Il prend l'initiative de mobiliser les jeunes du quartier pour collecter des fonds.

Les habitants, même ceux qui ont peu, donnent ce qu'ils peuvent. Des femmes du quartier se réunissent pour préparer de la nourriture, tandis que les hommes s'organisent pour s'occuper des démarches administratives et des préparatifs. Chaque geste compte, chaque contribution, aussi modeste soit-elle, fait une différence. Les enfants, eux, courent dans les rues pour apporter des messages et des courses, fiers de pouvoir, eux aussi, participer.

Hicham se sent ému par cet élan de solidarité. Il se rappelle que, malgré les difficultés quotidiennes, Takaddoum reste un quartier où les liens humains priment sur tout le reste. Ici, on ne laisse personne affronter seul les épreuves de la vie, pas même la mort. Alors que les funérailles se préparent, une sorte de calme solennel s'installe dans le quartier, comme si tout le monde avait mis de côté ses propres soucis pour honorer la mémoire de Si Driss.

Le jour des funérailles, une foule nombreuse se réunit pour accompagner Si Driss dans son dernier voyage. Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette procession, quelque chose qui transcende les mots. Hicham, au milieu de cette foule, ressent une fierté et une tristesse mêlées. Fierté de voir son quartier unir ses forces, et tristesse de dire adieu à un homme qui symbolisait tant pour tous les habitants du quartier.

Malgré la perte, la solidarité dont les habitants ont fait preuve réchauffe le cœur de Hicham. Si Driss aurait sans doute été fier de voir comment son quartier s'est mobilisé pour lui. Ce jour-là, Takaddoum n'est plus juste un quartier difficile, c'est une

communauté, unie par des valeurs qui résistent aux épreuves du temps et de la vie.

Pour Hicham, c'est une leçon de plus, un rappel que, dans ce monde impitoyable, la véritable richesse réside dans la solidarité et l'entraide.

Alors que la journée touche à sa fin, Hicham rentre chez lui, le cœur un peu plus léger malgré la tristesse ambiante. Il se dit que, tant que cette solidarité existe, il y aura toujours une lueur d'espoir, même dans les moments les plus sombres. Et avec cette pensée, il se promet de faire tout ce qu'il peut pour préserver cet esprit d'entraide qui fait la force de Takaddoum, pour que, même après la mort de Si Driss, son héritage spirituel continue de vivre à travers chacun d'eux.

Retour au Douar : Un Air de Nostalgie

Après des mois passés à naviguer dans le tumulte de la ville, Hicham décide de retourner dans son douar d'origine, niché dans les montagnes près d'Asni, non loin de Marrakech. Le voyage est long et fatigant, mais l'idée de revoir sa famille et de respirer l'air pur de la campagne lui donne le courage nécessaire pour endurer les difficultés du trajet.

En arrivant au douar, Hicham est accueilli par le calme réconfortant de la campagne, un contraste saisissant avec le brouhaha constant de Takaddoum. À mesure qu'il s'approche de la maison familiale, un sentiment de chaleur l'envahit. Les souvenirs de son enfance affluent, chaque coin du village lui rappelant un épisode de sa jeunesse.

Sa famille l'attend avec impatience. Dès qu'il franchit le seuil de la maison, sa mère, les yeux pétillants de joie, le serre dans ses bras avec une tendresse qui fait disparaître toutes les difficultés des dernières semaines. Son père, un homme au visage marqué par les années de labeur, lui sourit avec fierté, heureux de voir son fils revenir au bercail, ne serait-ce que pour quelques jours.

« Hicham ! Enfin tu es là ! » s'exclame sa petite sœur, Fatima, en se précipitant vers lui. Son frère cadet, Ahmed, plus réservé mais tout aussi heureux, le suit de près. Hicham sort de son sac quelques cadeaux modestes, mais choisis avec soin : un petit sac d'école pour Fatima et des fournitures scolaires pour Ahmed, qui vont tous deux à l'école du village. Les yeux de Fatima s'illuminent en découvrant son cadeau, tandis

qu'Ahmed, plus stoïque, hoche la tête en signe de reconnaissance.

Les journées à la campagne sont rythmées par la simplicité. Hicham passe du temps à discuter avec son père, qui lui raconte les défis quotidiens de la vie rurale. La terre est aride, l'eau est rare, et les récoltes sont maigres. Pourtant, malgré la dureté de la vie, il y a un certain apaisement dans cette existence simple, loin des tracasseries incessantes de la ville. Ici, le temps semble s'étirer, chaque moment est savouré sans précipitation.

Le soir, la famille se réunit autour d'un modeste dîner. Le repas est simple : du pain fait maison, des olives, un tajine préparé avec soin par sa mère, et du thé à la menthe pour finir. Hicham savoure chaque bouchée, conscient que ces repas, bien que frugaux, sont le fruit du travail acharné et de la résilience de sa famille.

Malgré l'amour et la chaleur familiale, Hicham ne peut s'empêcher de remarquer les signes de précarité qui ont toujours marqué la vie au douar. Les vêtements usés de ses parents, les murs écaillés de la maison, et la fatigue visible sur les visages de ses proches témoignent de la difficulté de maintenir une vie digne dans un environnement si austère. La terre, qui autrefois nourrissait généreusement les habitants du village, semble aujourd'hui refuser de donner, épuisée par les années de sécheresse et d'exploitation sans relâche.

Fatima et Ahmed lui décrivent leur quotidien à l'école, une petite structure modeste où les moyens manquent cruellement, mais où l'engagement des enseignants ne faiblit jamais. Malgré

les difficultés, l'enseignement reste une priorité pour ces enfants qui rêvent d'une vie meilleure. Hicham les écoute avec attention, partageant leur espoir tout en étant conscient des obstacles qui les attendent. Il leur parle des opportunités qu'ils pourraient avoir s'ils persévèrent, tout en sachant que, pour beaucoup, ces rêves restent hors de portée.

Les derniers jours de son séjour sont marqués par une certaine mélancolie. Hicham sait qu'il devra bientôt retourner à Takaddoum, mais il quitte sa famille avec le cœur lourd, empli de la nostalgie des jours passés et de l'inquiétude pour l'avenir ses proches beaucoup plus que pour son propre avenir. Il promet de revenir dès que possible, mais il sait que la distance entre la ville et le douar est bien plus qu'une question de kilomètres. Elle est un fossé creusé par les inégalités, par l'oubli de ces régions reculées, et par les sacrifices que la vie impose à ceux qui, comme lui, tentent de naviguer entre deux mondes.

Sur le chemin du retour, alors que les montagnes s'effacent lentement à l'horizon, Hicham pense à tous les membres de sa famille, à leur force et à leur détermination. Il se promet de continuer à travailler dur, non seulement pour lui, mais pour eux aussi. Parce que, même si la vie à Takaddoum est loin d'être facile, il sait qu'elle lui offre des opportunités que sa famille n'a jamais eues. Et pour cela, il ne peut se permettre de baisser les bras.

L'Ombre de la Sardine

Un soir, après une longue journée passée à mixer du béton et à poser des briques sous un soleil de plomb, Hicham rentre chez lui, le corps épuisé et l'esprit engourdi. Comme d'habitude, il n'a ni le temps ni l'énergie de se préparer un vrai repas. Il ouvre alors une vieille boîte de sardines qui traînait au fond de son placard. C'est un dîner rapide, peu coûteux, mais aujourd'hui, le goût lui paraît légèrement différent, plus amer, presque métallique.

Il se dit que c'est sûrement la fatigue qui lui joue des tours, ou peut-être un simple oubli de vérifier la date de péremption. Qu'importe, Hicham est trop fatigué pour s'en soucier. Il finit son maigre repas, éteint la lampe vacillante de sa petite chambre, et s'effondre sur son matelas usé. Mais à peine quelques heures plus tard, il est réveillé en sursaut par une douleur vive à l'estomac, une chaleur brûlante qui monte le long de sa gorge, accompagnée de nausées insupportables.

Conscient que ça devait être les sardines, Hicham se lève tant bien que mal et se dirige vers le dispensaire du quartier. Il connaît bien cet endroit : c'est un passage obligé pour les habitants de Takaddom, mais il redoute ce lieu autant qu'il redoute le marteau-piqueur sur le chantier. Dès qu'il approche de l'entrée, il est accueilli par la vue désespérante d'une longue file d'attente qui s'étire jusque dans la rue.

L'hôpital du quartier est en état de décrépitude avancée, reflet du manque criant de moyens alloués à la santé publique. Les murs, autrefois blancs, sont désormais d'un gris sale, écaillés

par le temps. L'air y est irrespirable, chargé d'une odeur nauséabonde mélangeant désinfectants bon marché et sueur accumulée. Les patients s'entassent les uns sur les autres, certains assis sur des bancs branlants, d'autres recroquevillés à même le sol.

Après ce qui semble être une éternité, Hicham parvient enfin à avancer de quelques pas, se rapprochant du guichet. La douleur dans son estomac est maintenant presque insoutenable. Lorsqu'il atteint enfin le guichet, il fait face à une infirmière dont le visage exprime l'épuisement et l'indifférence. Sans lever les yeux de son écran, elle lui demande son nom d'une voix monotone.

— Hicham... J'ai mangé... quelque chose de mauvais... je crois... murmure-t-il entre deux spasmes de douleur.

Une fois ses informations recueillies, il est renvoyé à sa place, sans plus d'explications. "Le médecin est occupé", lui dit-on, et "cela prendra un peu de temps".

Les minutes se transforment en heures. La file d'attente avance à peine. La douleur de Hicham ne fait qu'empirer, tout comme son désespoir. Les rares infirmiers qui circulent semblent dépassés, incapables de gérer l'afflux constant de patients. Certains malades, las d'attendre, commencent à s'énerver, mais leurs cris se heurtent à l'indifférence du personnel, trop accablé pour répondre autrement que par des phrases automatiques, vides de compassion.

Enfin, Hicham est conduit dans une petite salle d'examen. Le médecin, visiblement épuisé, lui accorde à peine un coup d'œil avant de poser son diagnostic : une simple intoxication alimentaire. Sans plus de cérémonie, il prescrit un traitement sommaire et passe rapidement au patient suivant, comme un ouvrier sur une chaîne de production.

Hicham quitte l'hôpital du quartier, le cœur lourd. Il a survécu à cette épreuve, mais il sait qu'il ne pourra pas toujours compter sur sa chance. Tandis qu'il s'éloigne dans la nuit de Takaddom, il ne peut s'empêcher de penser à tous ceux qui, comme lui, se battent chaque jour contre un système qui semble les avoir oubliés.

Un mariage en noir et blanc

Hicham n'avait pas l'habitude d'assister à des mariages, mais quand Brahim, son collègue de chantier, l'invita à son propre mariage, il savait qu'il ne pouvait pas refuser. Hicham enfila son costume usé mais propre, celui qu'il gardait pour les grandes occasions, et se rendit sous la grande tente montée au cœur du quartier du jeune époux, où la fête battait déjà son plein.

Dès son arrivée, Hicham sentit l'énergie vibrante de la fête. La musique traditionnelle résonnait, et les enfants agités couraient dans tous les sens. Brahim, dans son costume sobre mais digne, circulait parmi les invités, le sourire aux lèvres, malgré la fatigue évidente de plusieurs jours de préparation. À ses côtés, sa fiancée, une jeune Amazighe resplendissante, rayonnait dans une robe blanche simple mais élégante.

Pourtant, Hicham ne tarda pas à remarquer quelques regards tendus parmi les convives. Il connaissait l'histoire compliquée de Brahim et de sa fiancée : un amour né à la boulangerie du coin, lors d'une rencontre anodine, mais qui avait vite pris de l'ampleur.

Brahim, d'origine sahraouie, à la peau foncée, avait suscité des réserves au sein de la famille de la mariée, des Amazighs attachés à leurs traditions et peu enclins à accepter quelqu'un venant d'une autre région du pays. Ce mariage était bien plus qu'une simple fête, c'était une épreuve de tolérance et de respect des différences culturelles et ethniques.

Alors que Hicham s'installait à une table avec quelques collègues du chantier, il remarqua l'oncle de la mariée s'approchant de Brahim. La tension monta d'un cran quand l'oncle, murmura quelques mots à l'oreille de Brahim. Aussitôt sa face changea d'un coup.

Malgré sa gêne apparente, il fait de son mieux pour garder son calme. Brahim visiblement atteint par les paroles mystérieuses de l'oncle de la mariée, se contenta d'un sourire courtois. L'oncle hocha la tête et d'un air résigné il sert la main de Brahim dans un geste qui semble celui de la réconciliation.

Le reste de la soirée se déroula sans accroc. La musique reprit de plus belle, les danses s'enchaînaient, et l'ambiance devient de plus en plus simple. Hicham, observant Brahim et sa femme au milieu des invités, se surprit à sourire. Ce mariage, malgré les tensions initiales, avait su réunir des personnes au-delà de leurs différences, et pour Hicham, c'était là la véritable victoire.

En fin de soirée, Hicham retrouva Brahim pour le féliciter une dernière fois. « Toutes mes félicitations, je te souhaite tous le bonheur du monde ! et avec beaucoup d'enfants ! ».

Hicham repartit, le cœur léger, avec une nouvelle perspective sur la force de l'amour et le courage nécessaire pour affronter les jugements des autres, et surmonter les difficultés de la vie.

Il se dit que, dans ce monde souvent dur et divisé, ce sont ces moments compréhension et de bonheur rare qui redonnent confiance en soi et espoir d'un avenir meilleur.

Brahim et sa fiancée avaient prouvé que même les plus grandes différences pouvaient être surmontées, pourvu que l'amour et le respect soient de la partie.

De retour dans sa chambre, allongé sur son matelas il rêve de rencontrer la personne capable de le rendre heureux.

La saison électorale

La période électorale bat son plein à Rabat, et partout où Hicham va, il est impossible d'échapper aux affiches, aux banderoles et aux slogans criés dans les rues. Les candidats, chacun plus ambitieux que l'autre, se succèdent pour promettre monts et merveilles aux habitants de la ville. Mais pour Hicham, qui a grandi dans un douar rural avant de s'installer en ville pour travailler, comme pour bien d'autres tout cela ressemble à une pièce de théâtre mal jouée.

Depuis son arrivée à Rabat, Hicham a vu défiler deux élections, et à chaque fois, le même scénario se répète : des promesses grandioses, des sourires de façade, et une énergie déployée uniquement pour obtenir des voix. Mais cette fois-ci, la situation semble flagrante. La corruption, toujours présente, est devenue plus visible, presque effrontée. Hicham en entend parler dans les ruelles, au marché, et même sur les chantiers où il travaille. Mais ce n'est qu'une fois confronté à la réalité qu'il comprend vraiment l'ampleur du phénomène.

Un soir, alors qu'il rentre chez lui après une longue journée de travail, Hicham croise Mehdi, son voisin, qui semble plus excité que d'habitude. Mehdi, habituellement calme et réservé, brandit un billet avec un sourire narquois.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demande Hicham, intrigué.

« Deux cents dirhams, mon ami, » répond Mehdi en riant. « C'est ce que m'a donné le parti X pour que je vote pour leur candidat. Et ce n'est pas tout ! Ils m'ont aussi promis des courses gratuites si je convaincs d'autres personnes de voter.

«Tu es sérieux ? Tu vends ton vote pour deux cents dirhams ? Tu vend ta conscience?»

Mehdi hausse les épaules. « Et pourquoi pas ? De toute façon, ils mentent tous. Au moins, avec cet argent, je peux m'acheter à manger. »

Les jours passent, et Hicham voit la situation se répéter autour de lui. Dans les cafés, les jeunes discutent des montants qu'ils ont reçus, des cadeaux promis par les candidats. Certains sont même fiers d'avoir réussi à faire monter les enchères entre plusieurs partis, vendant leur voix au plus offrant. Pour eux, c'est une occasion de tirer profit d'un système qui les ignore le reste du temps.

Un matin, alors qu'il prend son café dans une échoppe près de son chantier, Hicham tombe sur un ancien ami du douar, Youssef, qui s'est lui aussi installé en ville. Ils commencent à discuter des élections à venir.

« Et toi, Hicham, tu vas voter pour qui ? » demande Youssef.
« Je ne sais pas encore, » répond Hicham honnêtement. « Mais je sais que je ne vais pas vendre ma voix. »

Youssef éclate de rire. « Tu es trop idéaliste, Hicham. Tu crois vraiment que ton vote a de la valeur ? Ils s'en fichent de nous. Ils veulent juste nos voix pour gagner, et après, on n'existe plus pour eux. Alors, autant en tirer quelque chose, non ? »

Hicham reste silencieux, perplexe. Il sait que Youssef n'a pas tort, mais il a du mal à accepter l'idée de participer à cette mascarade. Il pense à son père, un homme honnête qui n'a

jamais compromis ses valeurs, même face à la pauvreté. Mais ici, en ville, tout semble différent, plus cynique, plus désespéré.

Les semaines passent, et la campagne électorale devient de plus en plus intense. Certains candidats organisent des réceptions nocturnes où ils glissent discrètement des billets de banque aux prétendus électeurs. Les gens affluent à ces événements, non pas pour écouter les discours, mais pour en tirer profit. Hicham regarde tout cela avec un sentiment de dégoût croissant.

Un soir, Mehdi frappe à sa porte avec une proposition inattendue. « Hicham, je sais que tu as des principes, mais écoute-moi. Le candidat du parti Y m'a proposé cinq cents dirhams si je peux te convaincre de voter pour lui. Cinq cents dirhams ! Tu te rends compte ? Et ils ne demandent même pas si tu y crois, juste que tu votes. »

Hicham le fixe, incrédule. « Tu me demandes de vendre ma conscience pour cinq cents dirhams ? »

Mehdi secoue la tête. « Ce n'est pas une question de conscience, Hicham. C'est une question de survie. On vit dans un monde où tout s'achète. Pourquoi ton vote serait-il différent ? »

Hicham ne répond pas. Il se contente de fermer la porte derrière lui, laissant Mehdi seul avec ses billets. Cette nuit-là, il reste éveillé, repensant à tout ce qu'il a vu et entendu. Il sait que beaucoup de gens dans son quartier ont accepté des offres pareilles, qu'ils ont vendu leur voix pour une poignée de dirhams.

Mais il sait aussi que cela ne fera que perpétuer un cycle de corruption et de promesses non tenues.

Le jour des élections approche, et Hicham est plus déterminé que jamais à ne pas céder. Il sait que son vote, à lui seul, ne changera peut-être pas grand-chose, mais il refuse de trahir ses convictions pour quelques billets. Il se rend aux urnes avec le cœur lourd, conscient que beaucoup parmi ceux qu'il connaît ont déjà fait leur choix, non pas par conviction, mais par nécessité.

Et alors qu'il glisse son bulletin dans l'urne, Hicham se demande combien de temps encore ce cycle continuera. Combien de fois les voix seront elles achetées, les promesses trahies, avant que les gens ne réalisent que le véritable pouvoir réside dans leur intégrité, dans leur capacité à dire non à la corruption ?

Pour Hicham, ce jour-là, voter n'est pas seulement un acte citoyen, c'est un acte de résistance. Une petite victoire contre un système qui cherche à le corrompre, à le réduire à une simple marchandise. Et même si le chemin vers un véritable changement semble encore long et incertain, Hicham sait qu'il a fait ce qu'il fallait.

L'impardonnable pardon

Ce soir-là, Hicham est assis chez lui, écoutant distraitement les bruits de la rue qui montent de sa fenêtre ouverte. Son téléphone vibre soudain, brisant la monotonie. Un message de sa sœur, Latifa, apparaît sur l'écran : « Hicham... viens vite, je ne sais pas quoi faire. »

Hicham sent son cœur s'emballer. Il sait que sa sœur, qui habite à Casablanca dans le quartier Moustakbal à Sidi Maarouf, ne l'appelle pas pour rien. Il décroche immédiatement et la voix tremblante de Latifa lui parvient, étouffée par des sanglots : « C'est Khalid... il m'a frappée... après une soirée où il a encore trop bu... »

Sans hésiter, Hicham enfile sa veste et sort en trombe. Le trajet jusqu'à Casablanca lui semble interminable, chaque minute alourdie par la colère qui monte en lui. Comment Khalid a-t-il pu lever la main sur sa sœur ? Il pense à Latifa, si forte et courageuse, mais aussi si vulnérable face à un homme qui n'a jamais su gérer sa colère.

En arrivant à l'appartement de Latifa, il la trouve recroquevillée sur le canapé, des traces de larmes séchées sur ses joues. Son visage porte les marques de la violence, des bleus commencent à apparaître sur sa joue gauche. Hicham la serre dans ses bras, essayant de contenir la rage qui bouillonne en lui. « Je vais t'aider, Latifa. Tu ne resteras pas ici. »

Ils passent la nuit à parler, à chercher des solutions. Hicham propose de trouver une association qui pourrait l'aider, un endroit où elle pourrait se sentir en sécurité, loin de Khalid et de ses excès de violence. Ensemble, ils cherchent des numéros de téléphone d'organisations locales qui soutiennent les femmes en difficulté.

Le lendemain, Hicham accompagne Latifa à une petite association nichée au cœur de Casablanca. L'endroit est modeste, mais l'accueil est chaleureux. Une conseillère écoute patiemment leur histoire, prenant des notes, posant des questions douces mais directes. Hicham se sent rassuré. Enfin, il pense que Latifa est entre de bonnes mains, qu'elle pourra momentanément être en sécurité loin de cet homme qui l'a blessée.

Mais c'est alors que tout bascule. Le père de Hicham, informé de la situation, fait le déplacement depuis le douar pour « arranger les choses ». Pour lui, les disputes conjugales sont des affaires internes, à régler en famille, loin des regards extérieurs. « Un homme ne devrait jamais frapper sa femme, mais elle doit aussi comprendre que le mariage a ses hauts et ses bas », dit-il en arrivant.

Sous l'insistance de leur père, Latifa, encore bouleversée, accepte de rencontrer Khalid pour discuter. Le père joue le rôle de médiateur, prêchant la réconciliation, parlant de l'importance de la famille, du devoir de ne pas laisser les problèmes devenir des scandales. « Pense à tes enfants, Latifa. Pense à ta vie, » murmure-t-il avec une fermeté douce.

Quelques jours plus tard, Latifa annonce à Hicham qu'elle a décidé de retourner chez Khalid. « Il a promis de changer, » dit-elle avec un sourire hésitant. « Et papa a raison... je dois penser à ma famille. »

Hicham est abasourdi. Pour lui, ce n'est pas une question de famille ou de devoir. C'est une question de respect, d'intégrité. Comment peut-elle pardonner à un homme qui l'a blessée si profondément ?

« Tu penses vraiment qu'il va changer, Latifa ? » demande-t-il, la voix teintée d'un mélange de colère et de désespoir. Latifa détourne le regard, incapable de répondre. Hicham sent un poids lourd dans son estomac. Il sait qu'elle veut croire aux promesses de Khalid, mais il sait aussi qu'il est peu probable que cet homme change. Il a vu trop de femmes, trop de mères et de sœurs, pardonner à des hommes qui les ont brisées, simplement parce qu'on leur a dit que c'était ce qu'il fallait faire.

Le soir, en marchant seul dans les rues de Casablanca, Hicham rumine ses pensées. Il pense à toutes ces femmes marocaines qui pardonnent parce qu'elles n'ont pas le choix, parce que la société, la famille, et les traditions sociales les poussent à être passives et résignées. Il pense à sa sœur, et à cette colère sourde qui ne le quitte pas.

Pour lui, il n'y a rien de plus impardonnable que ce pardon imposé. Ce pardon qui ne vient pas du cœur, mais de la pression sociale. « Pourquoi ? » se demande-t-il encore et encore. Pourquoi les femmes doivent-elles toujours tout supporter ? Pourquoi doivent-elles toujours tout pardonner ?

Pour Hicham, c'est un acte de trahison envers elles-mêmes. Un acte qu'il ne peut comprendre ni accepter. Alors qu'il s'éloigne dans la nuit, il sait que, pour sa sœur et pour tant d'autres, la route vers la véritable liberté est encore longue, parsemée d'embûches et de compromis. Mais il se promet de ne jamais cesser de lutter pour qu'un jour, elles puissent choisir leur propre chemin, sans crainte, sans pression, et sans avoir à pardonner l'impardonnable.

La Rencontre Inattendue

Hicham traînait ses pas dans les ruelles animées de Takaddom, le cœur lourd et l'esprit encombré des malheur de sa sœur. Ce jour-là, le soleil de midi tapait fort, mais l'ombre des bâtiments offrait un répit aux passants. C'était une journée ordinaire, du moins, c'est ce qu'il croyait.

En longeant le marché improvisé, là où les étals de fortune s'alignaient en une farandole désordonnée, ses yeux furent attirés par une silhouette familière, mais pourtant étrangère. Une jeune femme, simple et modeste, vendait des petites babioles posées sur une nappe usée. Elle portait un foulard coloré qui semblait avoir absorbé toutes les couleurs du jour, mais c'était son sourire, timide et lumineux, qui captiva Hicham. Elle n'avait pas l'allure sophistiquée des filles des quartiers chics ni l'ostentation des demoiselles avides de s'afficher. Non, elle était différente. Elle avait cette simplicité désarmante, une beauté sans fard, brute comme la terre sous leurs pieds.

Hicham s'approcha sans vraiment réfléchir. Il ne savait pas pourquoi ses pas le conduisaient vers elle, mais il y alla. Peut-être était-ce ce léger vent qui jouait dans ses cheveux ou cette lueur douce dans ses yeux, mais il fut attiré comme un papillon par la flamme. Leurs regards se croisèrent, et ce fut comme si le monde s'arrêtait autour d'eux. Le bruit incessant des marchands criant leurs prix, le bourdonnement des moteurs et même les voix pressées des passants s'évanouirent dans un silence complice.

Il balbutia quelques mots, confus, ne sachant pas trop comment entamer une conversation. Elle, de son côté, répondit par un rire cristallin, clair comme l'eau d'une source cachée. Elle s'appelait Amina. Elle vendait des babioles pour aider sa mère, trop malade pour travailler, et ses frères plus jeunes, encore trop fragiles pour affronter les rigueurs de la rue. Il y avait dans ses gestes une grâce innée, une délicatesse que la vie rude n'avait pas encore ternie.

Hicham lui acheta une petite figurine en bois, sans même savoir pourquoi, sinon pour prolonger ce moment de grâce. Amina lui raconta des bribes de sa vie avec cette sincérité qui semblait couler naturellement de ses lèvres. Elle n'avait pas de grands rêves, juste le désir d'une vie simple, honnête, loin du tumulte et des mensonges du monde. Hicham, lui, se surprit à sourire bêtement, à écouter chaque mot avec l'attention d'un écolier studieux. C'était comme si toutes les histoires de la rue, les regards fuyants, et les sourires forcés des autres jours, disparaissaient pour faire place à quelque chose de sincère.

Il la quitta, mais pas vraiment. Une promesse silencieuse s'était glissée entre eux, un fil invisible mais solide. Ce n'était pas un simple échange de numéros ni un rendez-vous précipité comme on en voit souvent. C'était plus que ça. C'était un coup de foudre, une rencontre improbable au milieu du chaos, une pause dans la lutte quotidienne, une étincelle dans la grisaille de leur existence.

Hicham rentra chez lui ce jour-là, la petite figurine en bois serrée dans sa main comme un talisman. Pour la première fois

depuis longtemps, il sentit son cœur léger, comme un oiseau qui se libère de sa cage. Amina, de son côté, repensa à ce garçon maladroit mais sincère qui l'avait écoutée comme personne ne l'avait jamais fait auparavant. Deux âmes simples, perdues dans la foule, mais qui, l'espace d'un instant, avaient trouvé refuge l'une dans l'autre.

La nuit tomba sur Takaddom, mais Hicham savait que quelque chose avait changé au fond de lui. Il y avait désormais une lueur dans sa vie, une étincelle qu'il avait bien l'intention de suivre, jusqu'au bout.

Les Premiers Pas Vers une Relation

Les jours qui suivirent leur première rencontre furent marqués par une excitation discrète. Hicham retournait régulièrement au marché de Takaddom, espérant revoir Amina. Chaque visite était une danse subtile entre l'espérance et la crainte de ne pas la trouver. Mais à chaque fois, là, parmi les étals de fortune, son sourire l'attendait, timide mais chaleureux, comme un rayon de soleil perçant à travers un ciel nuageux.

Leurs échanges étaient d'abord timides, faits de regards volés et de sourires partagés. Hicham achetait de petites choses sans valeur – une broche ici, un porte-clés là – juste pour prolonger ces instants. Amina, de son côté, appréciait la compagnie de ce jeune homme qui, sans rien demander en retour, semblait réellement s'intéresser à elle. Chaque jour, ils apprenaient un peu plus l'un sur l'autre, dévoilant doucement et progressivement des fragments de leur vie respective. Elle lui parlait de ses journées passées à se faufiler parmi les passants, à tenter de vendre assez de babioles pour nourrir sa famille. Lui, en retour, partageait les récits de ses chantiers, de ses rêves, et des petites victoires qui faisaient sa fierté.

Leur complicité grandissait à mesure que les rencontres se multipliaient. Ils se trouvaient des prétextes pour se revoir : une promenade dans les ruelles sinueuses de la médina, une pause près des remparts où le bruit de la ville semblait s'apaiser, ou même un thé partagé dans une gargote aux murs défraîchis. Ils parlaient de tout et de rien, des petites choses du quotidien, des espoirs timides pour l'avenir,

et parfois, du poids des responsabilités qui pesaient sur leurs épaules.

C'était une relation sans artifice, construite sur la simplicité et l'authenticité. Ils n'avaient pas les moyens de se payer des sorties au cinéma ou des dîners dans des restaurants huppés, mais ils avaient leur propre façon de célébrer leur lien naissant. Ils s'offraient de petites attentions : Hicham rapportait parfois des pâtisseries achetées chez le boulanger du coin, tandis qu'Amina, avec ses modestes moyens, lui offrait des choses qu'elle fabriquait elle-même, des bracelets en fils colorés ou de petites sculptures en bois.

Petit à petit, les confidences devinrent plus profondes. Amina lui raconta la perte de son père et le fardeau de la responsabilité qui lui était tombé dessus trop tôt. Elle lui parla de ses peurs, de son incertitude face à l'avenir, mais aussi de son désir de mener une vie tranquille et paisible, de fonder un foyer... Hicham, quant à lui, se surprit à parler de ses propres problèmes, des rêves qu'il n'osait partager avec personne de peur qu'on le tourne en ridicule. Avec Amina, il se sentait écouté, compris, et accepté.

Leurs rencontres de plus en plus fréquentes étaient comme des bulles de douceur dans le tumulte de leur vie. Un soir, Hicham se souvint l'avoir vue de loin, les bras chargés de marchandises invendues, l'air épuisée. Sans un mot, il s'était approché d'elle et l'avait aidée à porter ses affaires jusqu'à sa petite maison.

Ce geste simple, mais empli de sens, marqua un tournant. Ce n'était plus seulement des échanges fugaces au marché; ils

devenaient des piliers l'un pour l'autre, un soutien silencieux mais constant.

Un soir, après une longue journée, ils se retrouvèrent près d'un vieux banc de pierre surplombant la ville. Le soleil se couchait, baignant Takaddom dans une lumière dorée. Ils restèrent là, côte à côte, sans vraiment parler, mais leurs cœurs alignés dans une symphonie muette. C'était dans ces moments de silence partagé qu'ils ressentaient la profondeur de leur connexion, au-delà des mots, au-delà des promesses.

La relation entre Hicham et Amina se renforçait jour après jour, construite sur des bases solides de compréhension et de respect mutuel. Ils n'avaient pas grand-chose, mais ils avaient l'essentiel : l'un l'autre. Et cela, ils le savaient, était bien plus précieux que toutes les richesses du monde. Pour eux, c'était le début d'une belle histoire, celle qui naît de l'ordinaire et grandit avec une simplicité sincère.

L'ultime traversée

Hicham est assis seul dans sa petite chambre, plongé dans l'obscurité, la lumière blafarde d'un lampadaire filtrant à travers les volets fermés. Tout semble calme autour de lui, mais son esprit est en ébullition. Il repense à tout ce qu'il a vécu ces derniers mois, ces dernières années. Il revoit le visage de Amina chargé d'espoir et d'amour, celui de sa sœur, marqué par la douleur et la résignation forcée. Il ressent le mépris du policier et l'indifférence de l'infirmière. Il entend les promesses creuses des politiciens, les chants bruyants des campagnes électorales, et pense aux billets de deux cents dirhams qui se glissent de main en main.

Le poids de cette réalité écrasante est devenu insupportable pour lui. Il y a quelques années il est arrivé à Rabat avec l'espoir d'une vie meilleure. Son objectif était d'améliorer sa situation, de se frayer un chemin, de trouver une place. Mais rien n'a changé, ou presque. Il ne peut même pas épouser celle qu'il aime à défaut de moyen. Pour Hicham, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, à quoi bon de trimer tous les jours si le revenu ne suffit même pas à fonder une famille?

Hicham fait le bilan de sa vie. Le douar, ses souvenirs d'enfance, la ville qui l'a avalé sans jamais lui offrir de véritables opportunités. Il repense à sa mère et à son père, toujours dans ce douar, à Fatima et Ahmed, encore inconscient de toute cette injustice, à sa sœur, de retour auprès de Khalid, à ses amis de chantier qui, comme lui, ont cessé de croire que les choses pourraient s'améliorer un jour.

Dans sa tête, ses conversations avec son amoureuse, tournent en rond, que faire pour pouvoir l'épouser et mener une vie paisible avec elle. Il se demande combien de temps encore il pourra continuer à se battre contre un ennemi invisible. Et c'est là, au milieu de cette nuit, qu'il prend sa décision.

Il décida alors de partir, d'immigrer clandestinement car il n'a pas le choix. Il partira loin de cette ville qui ne lui offre que des miettes et des rêves éteints. Il a entendu parler d'un passeur, un homme qui peut l'emmener, lui et d'autres, vers une nouvelle vie. Il le contacte. Une place dans une barque, une chance de franchir la Méditerranée et d'atteindre l'Europe, ce mirage qui fait briller les yeux de tant de jeunes comme lui.

Le matin venu, Hicham rassemble ses affaires. Il ne prend que le strict nécessaire. Quelques vêtements, une photo de famille, et un petit Coran. Le passeur l'attend à Tanger, un homme à l'air dur, qui ne parle que pour donner des ordres.

Après quatre heures de bus, et deux heures d'attente dans un café à quelques kilomètres de la ville, Hicham lui remet les maigres économies qu'il a réussi à amasser, espérant que ce soit suffisant. Il grimpe dans la barque, une petite embarcation surchargée, déjà remplie d'autres visages tout aussi marqués par l'espoir et la peur.

La mer est sombre, infinie, mais Hicham sent en lui une étrange sérénité. Il sait que c'est risqué, qu'il met sa vie en jeu, mais c'est un risque qu'il est prêt à prendre. Un risque qu'il est prêt à prendre plutôt que de rester prisonnier au pays des mirages, coincé dans une routine qui ne mène nulle

part. La barque avance lentement, portée par des vagues calmes, sous un ciel sans étoiles.

Chaque minute qui passe, l'éloigne de la côte marocaine un peu plus, jusqu'à ce qu'elle se fonde dans la brume de l'horizon.

Après un long silence interrompu seulement par le clapotis de l'eau, une lueur apparaît enfin au loin. La côte espagnole. Hicham sent son cœur s'emballer, un mélange de mélancolie et d'espoir l'envahit.

Quelques centaines de mètres encore, et il touchera enfin cette terre promise, ce nouveau départ. Il pense à tout ce qu'il pourrait accomplir là-bas, à la vie qu'il pourrait reconstruire, loin de la précarité qui l'a enchaîné toute sa vie.

Mais soudain, un bruit sourd se fait entendre, des éclats de lumière dansent sur l'eau. La Guardia Civil. Ils sont repérés. La panique gagne les passagers, les murmures se transforment en cris, et le passeur ordonne de ramer plus vite. La poursuite commence. Les vagues deviennent plus hautes, plus violentes, la barque tangue dangereusement. Hicham serre les mains sur le bord de l'embarcation, priant en silence pour que cette traversée se termine bien.

Mais la mer ne leur laisse pas de répit. Une vague plus forte que les autres frappe la barque de plein fouet, la renversant d'un coup brutal. Les corps tombent à l'eau, le froid glacial de la Méditerranée s'empare d'eux. Hicham lutte, il bat des bras, cherche à remonter à la surface. Il entend des cris, des appels à l'aide, mais l'eau envahit ses poumons, la force l'abandonne

peu à peu.

Dans ses derniers instants, une image de sa bien aimée, de sa mère, de son père, de sa sœur, de sa terre lui traverse l'esprit. Il pense à tous ceux qui, comme lui, ont tenté de fuir, de trouver un espoir ailleurs. Il pense à tout ce qu'il a laissé derrière lui, et à tout ce qu'il n'aura jamais.

Et alors que l'obscurité l'enveloppe doucement, il comprend que c'est la fin de son voyage, au milieu de cette mer qui ne pardonne pas.

Hicham meurt en silence, emporté par les vagues, laissant derrière lui le rêve d'une vie meilleure, une vie qui ne viendra jamais. Il s'éteint comme tant d'autres avant lui, sans bruit, sans éclat. Mais dans son cœur, il reste l'image d'un homme qui, jusqu'au bout, a refusé de céder à la résignation. Il meurt comme il a vécu : en "martyr de la précarité."

Écrit par Mamoune Acharki et corrigé par Ahmed Acharki.
Rabat, 2024.



Je suis Mamoune Acharki,
journaliste junior,
éditorialiste amateur, et
écrivain passionné par les
lettres.

À travers mes écrits, je tente
de capturer la réalité
complexe de la société
marocaine, en mêlant mes
observations lucides à des
émotions sincères.

Observateur attentif de la vie quotidienne et des enjeux
sociétaux et politiques, je souhaite utiliser ma plume pour
essayer de donner une voix à ceux qui en ont souvent été
privés, explorant les thèmes de l'injustice, de l'espoir et de la
résilience.

Mon ambition est de contribuer à l'éveil des consciences et
tenter de provoquer des réflexions profondes sur nos réalités
contemporaines.



<https://www.linkedin.com/in/mamoune-acharki-6654771aa/>



<https://www.facebook.com/profile.php?id=100063697786015>

2024, Rabat.